

mi au gentil prince Charles-Adolphe Cantacuzène, et comment ne pas citer ces vers, en date de décembre 38 :

*Rue ample de Condé, silences épanchés!*  
*J'y vois rôder encor les ombres de Vallette.*  
*et de Dumur, près de l'hôtel de Beaumarchais;*  
*le Mercure de France à mes yeux se projette.*

*J'y voudrais Fontaines; mais me recueille chez*  
*Léautaud, Bernard et Mandin, d'une complète,*  
*égarante façon; et, bon à mes péchés,*  
*voici si lentement Duhamel qui s'arrête.*

*Immortel maintenant tout comme auparavant,*  
*sous ses lunettes il vague si souriant,*  
*ce Duhamel rêveur, docteur métaphysique.*

*Vieux quartier endormi, j'y cherche encor Quillard*  
*et Remy de Gourmont. Et l'écho sympathique*  
*murmure encor leurs noms après le grand départ.*

On lit dans *le Moment*, aussi :

Anecdote de 1897 : M. Charles-Adolphe Cantacuzène ayant dit que les femmes étaient des Mallarmé, celui-ci exclama par écrit : « il est probable qu'elles et moi en souririons différemment. »

Et Willy, dans son coin : « Prince, elles ont souri, nous sommes désarmés. »

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

Opéra : Reprise de *La Prise de Troie*, d'Hector Berlioz. — Opéra-Comique : reprise de *Gargantua*, de M. Antoine Mariotte. — Radio-Paris : Première audition du *Marquis de Carabas*, conte lyrique de M. Romain Coolus, musique de M. Gabriel Grovlez. — Concerts Pasdeloup : Mme Hélène Pignari (dans la *Burlesque* de M. Richard Strauss).

Deux reprises importantes ont marqué le début de la saison lyrique: *La Prise de Troie*, à l'Opéra, et *Gargantua* à l'Opéra-Comique. L'œuvre de Berlioz, dirigée avec une persuasive ardeur par M. Philippe Gaubert, a retrouvé la brillante interprétation qui en renouvela le succès il y a huit ans. Cassandre ne quitte guère la scène, — sauf pendant le tableau de l'apparition d'Hector, — et le rôle est fort difficile : la seule valeur de l'artiste peut le sauver de la monotonie. Mme Marisa Ferrer s'y montre admirable autant par ses qualités vocales que par la noblesse de ses attitudes, l'émouvante sobriété de son jeu. MM. Singher dans le rôle de Chorèbe, de Trévi dans

Enée, Mme Renée Mahé et M. Etcheverry concourent à donner un vif éclat à la distribution. Les chœurs, qui ont eu de grandes défaillances le premier soir, se sont sans doute affermis devant le péril achéen. Les décors du regretté René Piot demeurent parmi les plus beaux que l'Opéra possède. Mais l'entrée d'Andromaque n'a point la saisissante grandeur qu'on lui avait donnée en 1899 avec Mlle Flahaut. A quoi bon ces évolutions, ces contorsions mélodramatiques, et pourquoi, surtout, faire d'Astyanax une jeune fille? La charmante danseuse qui mime le rôle du fils d'Hector est d'âge à séduire, elle aussi, Pyrrhus... On n'y a point songé, sans doute.

L'on avait monté *Gargantua* à l'Opéra-Comique en 1935, mais on avait fait de nombreuses coupures qui défiguraient la partition de M. Antoine Mariotte. Cette fois on s'est montré plus respectueux du texte : *Gargantua* retrouve ses quatre actes et s'épanouit plus à l'aise. Quelque réserve que l'on puisse faire sur une adaptation scénique du chef-d'œuvre que sa nature même semble rendre impossible à la scène, il n'en est pas moins vrai que la musique de M. Antoine Mariotte est étonnamment réussie, et que, tant par sa verve que par sa science, à l'instar de la prose du vieux maître, elle entraîne l'admiration. Mais c'est mieux qu'un tour de force : c'est l'expression riche et nuancée d'un tempérament original et puissant, à l'aise dans la truculence aussi bien que dans la finesse, — la même plume qui a dessiné les délicates images du Japon que sont les *Kakémonos* a su, sans effort, écrire l'extraordinaire motet dont l'irrésistible bouffonnerie assure le succès du premier acte de *Gargantua*. L'interprétation est excellente avec Mme Renée Gilly dans le rôle de Madeleine, M. Guénot en Grandgousier, MM. Musy et Hérent en Frère Jean et en Pichrochole. M. Louis Arnoult a pris possession du rôle principal, créé il y a trois ans par M. Verdière. M. Eugène Bigot dirige l'orchestre avec sa coutumière autorité.

## §

Réparant une injustice, — c'en est une en effet que de tenir éloigné de la scène un ouvrage charmant, alerte, spiri-

tuel, et qui vaut aussi bien par la qualité du livret que par le charme de la partition, — le poste de Radio-Paris a donné la primeur du *Marquis de Carabas*, conte lyrique en trois actes de MM. Romain Coolus et Gabriel Grovlez. La fantaisie de M. Romain Coolus est parente de la souplesse de Théodore de Banville : les mots jaillissent et retombent en cascades, appellent les rimes imprévues qui elles-mêmes font naître — comme un écho de ce bruissement verbal — d'autres idées. Et cela paraît miraculeusement naturel, cela ne sent point l'artifice, étant admis le postulat que nous sommes dans la féerie, au pays du Chat Botté et de l'Ogre. Mais sous ce merveilleux, comme les personnages sont nos frères, et comme la bouffonnerie fait passer la satire ! Et puis il y a dans cette féerie quelques inventions qui la placent bien dans notre temps sans lui ôter toutefois le délicat parfum que nous aimons retrouver et qui vient de Perrault. L'auteur des *Contes de ma mère l'Oye* n'aurait sans doute point imaginé la petite fille que l'Ogre, au troisième acte du *Marquis de Carabas*, s'apprête à faire hacher menu comme chair à pâté, et dont le vieux roi, à la scène suivante, appréciera de toute autre façon la tendre fraîcheur ; mais cette invention, il l'eût aimée comme nous l'aimons, car il avait bien de la malice, le charmant Perrault, et toute proche de la malice de La Fontaine — celui des *Contes*.

La musique de M. Gabriel Grovlez est, elle aussi, délicieusement fine et aimable. Elle semble une illustration du texte née avec les paroles elles-mêmes. Elle est délicatement parodique et allusive : l'Ogre songe-t-il, devant l'irrévérence de la petite fille, que le crépuscule des personnages féeriques est proche ? On entend à l'orchestre une évocation wagnérienne irrésistiblement bouffonne. Parle-t-on du château ? La musique évoque à la fois le beau château de ma tante Tîrelire et le Burg de Wotan. Et tout cela est fait d'une main légère, discrète, qui n'appuie jamais et ne force rien. On retrouve en ces pages le musicien des exquis pièces enfantines. Et l'on comprend que le jury du Prix de la Ville de Paris ait choisi, en 1936, la partition du *Marquis de Carabas*. Mais on ne comprend pas du tout que, cette récompense lui ayant été justement accordée, l'ouvrage de MM. Romain

Coolus et Gabriel Grovlez serait demeuré inconnu du public si le poste de Radio-Paris ne l'avait diffusé, sous la parfaite direction de M. Eugène Bigot et avec une interprétation de choix, réunissant Mme Lucienne Grovlez, Mlle Jeanne Roland, MM. Lovano, Huberty, Legrand, Prigent et les chœurs Joseph Noyon.

## §

L'exploit accompli par Mme Hélène Pignari aux Concerts Padeloup a valu à cette brillante artiste un succès aussi éclatant que mérité. Après avoir donné du *Concerto en mi bémol majeur* pour piano et orchestre, de Mozart, une exécution d'une sensibilité et d'une finesse vraiment mozartiennes, elle a joué la *Burlesque* de M. Richard Strauss. Je ne crois pas qu'il existe dans la littérature du piano d'ouvrage aussi difficile à traduire : il y faut autant de force que de souplesse; on y trouve à peu près tout ce que le clavier seul ou joint à l'orchestre peut exprimer; il y a dans ces quinze minutes de musique une variété infinie de sentiments et de sensations. Œuvre de jeunesse — la *Burlesque* porte le numéro d'opus 14 et fut écrite en 1885, précédant ainsi les grands ouvrages symphoniques ou dramatiques de son auteur — cette page offre pourtant une image synthétique de Richard Strauss. On y trouve tels détails apparaissant comme des ébauches du *Chevalier à la Rose*, tels autres comme une préfiguration de *Till Eulenspiegel*, et partout cette richesse et cette variété, cette abondance et ce jaillissement, cette impétuosité, et aussi cette mâle vigueur qui caractérisent son style. L'orchestre, comme dans un concerto, tantôt domine; tantôt accompagne, tantôt encore laisse parler le piano seul; mais tout, ici, est d'une forme libre, et c'est cette extraordinaire variété du texte qui pose à l'interprète de bien dangereux problèmes, puisqu'elle exige des qualités qui peuvent sembler contradictoires. Or, Mme Hélène Pignari, toute frêle, a montré une étonnante vigueur là où il fallait de la force, une souplesse infiniment délicate où il fallait de la douceur, et partout une compréhension, une agilité d'esprit pareille à l'agilité de ses mains, un sens profond des nuances psychologiques tout aussi bien que des sonorités. Et venant

après son *Concerto* de Mozart, sa *Burlesque* de Strauss a donné une preuve renouvelée de l'étendue de ses ressources et de la perfection de son jeu. Faut-il ajouter que M. Albert Wolff et son orchestre ont légitimement eu leur part du très grand succès obtenu par l'éminente soliste?

RENÉ DUMESNIL.

## ARCHÉOLOGIE

ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE. — Divers : *Etudes d'archéologie grecque*. Gand, Ecole des Hautes-Etudes, 1938. In-8 de xii-159 p., avec 20 planches hors texte et 7 figures dans le texte. — Stanley Casson : *Ancient Cyprus, its Art and Archaeology*. London, Methuen, 1937. In-16 de xii-214 p., avec 16 planches hors texte. — Alexandre Philadelpheus : *Nicopolis*. Athènes, 1938. In-8 de 30 p., avec 15 illustrations. — *Nouvelles archéologiques* : Athènes, Crète, Chypre, Rhodes, Macédoine.

Le recueil que vient de publier l'Ecole des Hautes Etudes de Gand sous le titre *Etudes d'Archéologie grecque* se compose de six parties distinctes, dont chacune mériterait une analyse particulière. Dans l'impossibilité de m'étendre aussi longuement qu'il le faudrait sur tous les sujets traités ici, je me bornerai à mentionner les études de M. Béquignon sur l'itinéraire d'Apollon dans la « suite pythique » de l'Hymne homérique; de M. Joseph Bidez sur une inscription en vers grecs trouvée à Trèves et où l'auteur voit une influence directe et peut-être même une rédaction personnelle de l'empereur Julien; de M. Robert Flacelière sur le fonctionnement de l'oracle de Delphes au temps de Plutarque, de M. Pierre de La Coste-Messelière sur deux frontons des monuments de Delphes; enfin de M. Charles Picard sur les Néréides et les Sirènes, travail profond et sagace, où l'archéologie est mise en œuvre comme appoint au folklore antique et à l'histoire des religions; mais je ferai une place spéciale à celle de M. Pierre Demargne sur les influences qui ont présidé à l'écllosion de l'ancienne civilisation crétoise, parce qu'elle constitue une bonne mise au point des controverses actuelles sur ce problème capital. Après avoir cherché en Egypte les initiateurs de cette civilisation si brillante, on est porté aujourd'hui à les chercher plutôt du côté de l'Asie antérieure, à la fois pour des raisons géographiques et archéologiques : la chaîne des îles égéennes, d'une part, établissant une liaison plus rationnelle et plus facile entre la Crète et les ports asiati-